Unité nationale

oppositions ethniques qu'on a presque tendance à susciter entre les groupes ne rencontrent plus qu'indifférence croissante, quand ce n'est pas trop souvent une hostilité grandissante. La vérité est que les Canadiens ne se comprennent pas entre eux. Peut-être le pays est-il trop grand ou trop varié, peut-être sommes-nous trop préoccupés par les soucis de la vie quotidienne pour y attacher une importance véritable. Ou peut-être encore sommes-nous tous victimes d'un premier ministre qui ne pense depuis neuf ans qu'à sa seule survie politique.

Le Canada central s'occupe depuis un demi-siècle de produire des gens qui ne soient ni britanniques, ni français mais simplement canadiens. Dans l'Ouest, nous nous y sommes mis il y a une vingtaine d'années seulement. L'Ouest n'a pas la même conception du pays que le Canada central. Au Canada, elle est née d'une expérience et d'une perspective historique différentes.

● (2130)

Le mode de peuplement de l'Est diffère selon que l'on considère la Nouvelle-France, les colonies Maritimes, l'Acadie, ou les établissements de Loyalistes de l'Ontario; tous ces groupes ont pris pied, lutté, enduré des souffrances et, finalement, grâce à leur tenacité ont pris racine et survécu. Ces racines sont profondes, immuables, originales et cristallisées. C'est de ce contexte de différences reconnues et établies qu'est né le principe du Canada en tant que pays bilingue et biculturel.

Dans l'Ouest, le peuplement s'est fait moins par implantation que par le passage de vagues successives d'abord d'Indiens, puis de trappeurs français, de pionniers écossais, d'employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, de pionniers venus de l'Ontario et d'immigrants européens—chacune inondant la vague précédente et la recouvrant. Alors que les immigrants européens se faisaient absorber peu à peu, on en est arrivé à un pan-canadianisme dilué, à une vision optimiste d'un pays s'étendant d'un océan à l'autre, constitué par un groupe d'étrangers qui avaient tous traversé toutes sortes d'épreuves, qui avaient été forcés de se mélanger et finalement d'en arriver à une nouvelle prise de conscience d'eux-mêmes et de leur place dans un nouveau Canada.

Les gens de l'Ouest, descendants de ces longs convois d'immigrants européens, ont gardé avec eux la vision du Canada telle qu'elle existait au début du siècle. Ils croyaient dans l'unité du pays. Ils étaient sûrs de son caractère indivisible, de sa destinée. Ils étaient bien décidés à le construire. Cette notion d'un Canada uni semble être passée de mode aujourd'hui. Le gouvernement fédéral a lancé celle de dualité. Tout à présent est divisé en deux... Français-Anglais, Canada-Québec, Trudeau-Lévesque. Cette dichotomie est devenue partie intégrante de l'édifice national, et la population de l'Ouest, qui par son histoire a été amenée à appuyer un pan-canadianisme dépassé, essaie à présent de comprendre cette nouvelle dualité officielle.

Voici soudain le Canada divisé en deux régions, chacune se battant pour assurer ses assises et son pouvoir. Les fils et les filles de ces immigrants européens constatent qu'ils n'appartiennent vraiment ni à l'une ni à l'autre, et sont commodément oubliés dans la bagarre. Ils ne sont pas français. Et l'étrangeté de leurs noms de famille, leur passé familial et leurs ancêtres n'en font pas non plus tout à fait des anglais. Dans cette division de plus en plus marquée, ils ne savent plus à quel

[M. Murta.]

groupe ils appartiennent. Dans leur désarroi et leur confusion, ils s'accrochent à l'ancienne conception. «Nous sommes Canadiens» disent-ils, hésitant à ajouter le qualificatif arbitraire de français ou d'anglais qui suit ce terme.

Il semble actuellement qu'au Canada, la vision particulière des Canadiens de l'Ouest ne semble plus avoir cours dans notre vie nationale. Elle semble désespérément dépassée, vestige incertain d'une époque où le Canada était encore une nation jeune et enthousiaste. Dans l'Est, on nage en pleine dualité et il semble aujourd'hui, que devant la supériorité numérique de l'Est, c'est cette vision qui l'emportera. Mais dans l'Ouest tous les gens se sentent isolés, mis à l'écart; ils se sentent repoussés, rejetés en dehors du courant de la vie nationale et alors que la crise du Québec consume sa deuxième décennie, on sent dans l'Ouest un sentiment général de colère, de tristesse et de défaite.

Initialement, les gens de l'Ouest étaient acquis au bilinguisme, puisque on leur disait que c'était le prix qu'il fallait payer pour préserver l'unité du Canada. Mais au fur et à mesure qu'ils voient que le Québec s'oriente vers la séparation, cette conviction s'estompe tout comme le respect qu'ils ont pour la confédération canadienne. J'ai l'impression que les gens de l'Ouest seront encore pendant longtemps accusés de fanatisme. Leur premier ministre fédéral continuera encore à les traiter de paysans ignorants qui pestent contre les inscriptions bilingues sur leurs boîtes de céréales. Leur façon de concevoir l'unité du Canada sera inévitablement interprétée comme une tentative d'imposer un processus de normalisation à tous les Canadiens, en vue d'assimiler toutes les cultures et toutes les langues et de fondre toutes les minorités dans un seul moule. Ce n'est pas aussi simple que cela. En réalité les gens de l'Ouest canadien désirent sincèrement que chaque Canadien, quelles que soient sa langue et sa culture éprouve un sentiment d'engagement vis-à-vis de son pays, un certain respect de ses institutions, une certaine foi et une certaine confiance dans son avenir.

Quiconque se donne la peine de connaître et comprendre les gens de l'Ouest découvrira qu'ils sont généreux, francs, optimistes et loyaux. Aujourd'hui, ils sont perplexes, inquiets, sceptiques et se sentent isolés. Si le gouvernement fédéral pouvait seulement traiter l'Ouest comme partie intégrante de notre pays et faire un véritable effort pour expliquer à ces gens la nécessité des mesures qu'il décrète, le sentiment national pénétrerait davantage tous les Canadiens qui se sentiraient alors plus chez eux dans leur pays.

De toutes les régions du Canada, l'Ouest serait le plus réceptif aux changements à apporter à la structure de la confédération mais la portée de ces changements doit d'abord être étudiée attentivement avant qu'il n'y consente. Nous ne pouvons pas renoncer à tout notre patrimoine et oublier tout notre passé dans un effort visant à préserver une unité territoriale qui pourrait se révéler impossible à préserver. Au contraire, nous devons voir jusqu'à quel point nous pouvons aller sans perdre notre identité actuelle. Au-delà d'un certain point, nous ne serons même plus le Canada. Si, comme nous le croyons, il y a des millions de gens dans notre pays qui veulent que le Canada continue d'exister, nous devons être prêts à en payer le prix. Si nous devons en payer le prix, nous devons également nous assurer que le Canada continuera d'exister en tant que pays.